

Elena Chiti*

Et si la Grande Guerre commençait en 1911 ? L'entrée en guerre vue d'Alexandrie¹

Résumé : Pour contribuer à affiner la compréhension de l'entrée en guerre dans le monde arabo-ottoman, cet article propose une analyse des manières dont celle-ci a été perçue dans la ville d'Alexandrie. Elles sont saisies à travers les sources littéraires arabes alexandrines de l'époque. Une approche par la ville permet de s'émanciper du cadre anachronique de la nation, en redonnant sa place à l'horizon impérial. Cela aide, en même temps, à repenser la chronologie. En effet, l'affaiblissement de l'Empire ottoman est vécu avec angoisse, non pas à partir de 1914, mais après l'invasion italienne de la Tripolitaine de 1911. Cette occupation coloniale d'une province ottomane semble être le véritable tournant. Face à l'inefficacité de faire appel à une solidarité intra-ottomane, dans une province égyptienne qui est elle aussi sous occupation étrangère, la désillusion est brutale. Ce n'est pas seulement l'horizon impérial, mais l'ordre mondial qui perd son sens, en engendrant déjà un sentiment d'entrée en guerre.

Mots-clés : Grande Guerre, Alexandrie, Empire ottoman, entrée en guerre, invasion de la Tripolitaine, 1911, littérature comme source historique

Abstract: What if the war started in 1911? The outbreak of the Great War seen from Alexandria. This paper aims to contribute to a better understanding of the outbreak of the Great War in the Arab-Ottoman world, by analyzing the ways it was perceived in the city of Alexandria.

* Postdoctoral Fellow, University of Oslo, IKOS - Department of Culture Studies and Oriental Languages

¹ Cette contribution s'est nourrie des débats menés au sein du groupe « Sociétés en guerre » (2013-2015), animé par Laurent Douzou, Sylvène Édouard et Stéphane Gal au Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LARHRA) de Lyon.



Perceptions are reconstructed through a study of Alexandrian Arabic literary sources of the time. An approach through the city enables abandoning the anachronistic framework of the nation and giving the imperial horizon the relevance it deserves. This also helps to rethink the chronology. In fact, the weakening of the Ottoman Empire was seen with anxiety, not only since 1914, but after the Italian invasion of Tripoli in 1911. This colonial occupation of an Ottoman province seems to be the real turning point. The ineffectiveness of intra-Ottoman solidarity, in an Egyptian province which was also under foreign occupation, led to a brutal disillusionment. It is not only the imperial horizon, but the world order that loses its meaning, generating the perception of entering into the war.

Keywords: Great War, Alexandria, Ottoman Empire, outbreak of war, invasion of Tripolitania, 1911, literature as historical source

La guerre n'est pas seulement une série de faits d'armes. La perception du conflit est aussi un élément à explorer, qui permet d'élargir l'analyse au-delà des fronts primaires, pour embrasser des territoires qui n'attirent pas toujours l'attention des historiens, car ils sont considérés comme marginaux sur un plan politique ou militaire. Ainsi l'histoire culturelle ouvre-t-elle de nouvelles pistes pour l'étude de la Grande Guerre dans le monde arabo-ottoman. Si cet article s'inscrit dans cette perspective, il remet également en question la chronologie européenne du conflit (1914-1918), souvent transposée au monde extra-européen sans discussion préalable. Pour mieux comprendre l'entrée en guerre dans le monde moyen-oriental, il propose une analyse des façons dont elle est perçue dans la ville d'Alexandrie.

Comment saisir de telles perceptions ? Les productions littéraires sont des sources historiques précieuses pour tenter de les reconstruire. Les textes, contemporains des événements, ont été recherchés, repérés et abordés en tant que documents de leur époque, sans aucune préoccupation esthétique. Les auteurs ont été définis à partir d'un croisement de listes de publications, catalogues de bibliothèques, archives d'associations culturelles, journaux et, enfin, témoignages de descendants. Si le corpus étudié est plurilingue (arabe, français, italien, anglais)², l'arabe a été privilégié dans cet article, car il donne accès aux milieux extra-européens.

Inévitablement, une approche par l'écriture oblige à porter le regard sur ceux qui la pratiquaient, mais il serait réducteur de lier la pratique à une réussite sociale ou culturelle. Si les membres des familles alexandrines aisées écrivaient par loisir, l'écriture était aussi un moyen d'expression pour des gens issus de catégories modestes, n'ayant pas bénéficié d'une formation scolaire et ne maîtrisant pas toujours parfaitement la langue qu'ils employaient. Ainsi, en sortant d'une conception élitiste et esthétisante, on peut interroger la littérature comme l'un des aspects ordinaires d'une société, en étudiant les textes sans oublier les trajectoires de leurs auteurs. Ceux-ci peuvent être lus « à la fois comme les témoins de ce qu'ils rapportent et comme les témoins de leur pratique d'écriture, qu'il faut prendre en considération comme une médiation pleinement historique entre la réalité passée et ses représentations » (Jouhaud *et al.*, 2009 : 15).

² L'article développe une partie du travail mené dans le cadre d'une thèse de doctorat (Chiti, 2013).

Cet article entend montrer ces représentations, où la conception du territoire émerge comme un horizon culturel mouvant. Dès le XIX^e siècle, la pénétration coloniale européenne déclenche une réflexion sur la possibilité d'un front commun arabe, en vue d'accéder à l'indépendance. En 1908, le retour de l'Empire ottoman au régime parlementaire suscite une vague d'enthousiasme et les milieux arabophones alexandrins se tournent avec espoir vers Istanbul. L'espoir retombe en 1911, avec l'invasion italienne de la Tripolitaine ottomane, si proche d'Alexandrie. Cette invasion entraîne une perception d'entrée en guerre. Entre un Empire ottoman déclinant et un monde colonial en plein essor, c'est un sentiment de perte de repères qui émerge des textes alexandrins. Ils nous parlent dès lors de cet ordre impérial qui a disparu au profit d'un état de barbarie : comme si la Grande Guerre commençait en 1911...

Alexandrie, fenêtre sur les conflits

Le choix d'Alexandrie comme point d'observation se justifie par les tensions qui la traversent. Alors que le regard européen la voit souvent comme une citée façonnée par les étrangers, paisiblement tournée vers l'Europe, une analyse des sources arabes en montre davantage l'aspect conflictuel. Ville de garnison sous Mohammed Ali (1805-1848), Alexandrie devient, avec le développement de sa gare ferroviaire et de son port, un centre marchand d'importance régionale et internationale. Entre 1861 et 1865, la hausse vertigineuse du prix du coton alexandrin, conséquence de la guerre de Sécession, engendre une croissance aussi rapide qu'inégale (Ilbert, 1996 : 27-40). C'est le « Klondike on the Nile » (Landes, 1980 : 69), qui attire commerçants, investisseurs et spéculateurs. Quand la bulle cotonnière explose, à la fin de la guerre de Sécession, les paysans des environs, réduits à la pauvreté, quittent les campagnes pour chercher un emploi à Alexandrie. Quelques années plus tard, l'installation des premières usines amène les ouvriers. Entre exode rural et immigration européenne et levantine, Alexandrie double sa population en l'espace de vingt ans, en comptant autour de 200 000 habitants en 1868 (Cuno et Reimer, 1997). Le fossé socio-économique se creuse entre la population locale et les étrangers, se colorant d'une dimension politique plus marquée à mesure que la pénétration coloniale se fait plus forte.

Dès 1876, le khédivé d'Égypte Ismâ'îl, menacé de banqueroute, abandonne la gestion de ses finances à des commissions internationales, dirigées par la France et la Grande-Bretagne. En contrôlant de facto l'économie de l'Égypte, ces puissances influencent lourdement sa politique. En 1879, une première révolution nationaliste se déclenche, unissant les notables autour d'officiers de l'armée égyptienne, notamment Ahmad 'Urâbî, qui bénéficie également d'un certain soutien populaire. Elle est temporisée par le nouveau khédivé, Tawfîq, qui garantit les intérêts européens. Dans cette situation de tension, des affrontements entre population locale et Européens éclatent à Alexandrie en juin 1882. Un mois plus tard, sous prétexte



de protéger les étrangers, la Grande-Bretagne intervient en bombardant la ville. Après la bataille de Tell al-Kabîr qui marque la défaite de 'Urâbî et de ses partisans, elle envahit le pays, sans toutefois proclamer le protectorat jusqu'à décembre 1914. Ville égyptienne nominalement ottomane, occupée par les Britanniques et habitée par des étrangers d'origines diverses, souvent culturellement tournés vers la France, Alexandrie est un point d'observation privilégié sur la Grande Guerre dans le monde moyen-oriental, car elle vit le déclin de l'Empire ottoman et l'occupation coloniale avec un statut complexe et ambigu.

Les milieux culturels arabophones sont affectés par cette ambiguïté. Alexandrie devient une plaque tournante dans la lutte contre l'assujettissement colonial. Le débat foisonnant sur l'identité et l'altérité, qui traverse le monde arabe, prend en ville un relief particulier, à cause de la forte présence des résidents européens et levantins. La circulation d'idées et de personnes entre villes arabes et ottomanes l'accompagne. De 1871 à 1879, le grand penseur musulman Jamâl al-Dîn al-Afghânî (1839-1897) est présent en Égypte (Hourani, 1983 : 103-129). Traditionnellement associé aux cercles cairotes, il relie en réalité Le Caire et Alexandrie, en combinant le débat philosophique à une action dans l'espace public. Ses disciples s'engagent dans l'enseignement institutionnel comme dans l'art oratoire, dans la publication de journaux comme dans l'écriture de textes fictionnels. Muhammad 'Abduh (1849-1905) – théologien et juriste, éducateur et théoricien de l'éducation (Hourani, 1983 : 130-160) – a souvent monopolisé le regard des chercheurs, mais d'autres disciples d'al-Afghânî sont présents et actifs dans la vie culturelle alexandrine. Parmi eux, 'Abdallah al-Nadîm (1845-1896), issu d'une famille musulmane modeste, arpente les rues de la ville en récitant des poèmes nationalistes en arabe dialectal, avant de fonder un journal satirico-politique qui soutient la révolution de 1879-1882. Salîm al-Naqqâsh (?-1884), qui appartient à l'élite beyrouthine maronite, est, comme son oncle Marûn, un dramaturge : à Alexandrie il écrit des pièces de théâtre politiques et éducatives, pour éveiller le peuple. Adîb Ishaq (1856-1885), né à Damas dans une famille catholique d'origine arménienne, scolarisé d'abord chez les Lazaristes, puis employé aux douanes, fonde au Caire en 1877 le journal *Misr* (« L'Égypte »). Ce journal est vite transféré à Alexandrie, qui semble être un lieu plus adapté pour lutter contre la domination européenne. En 1878, il est suivi d'*al-Tijâra* (« Le commerce »), fondé par Salîm al-Naqqâsh. Les deux organes s'appuient sur une même rédaction : al-Afghânî lui-même, Adîb Ishaq et Salîm al-Naqqâsh, ainsi que Muhammad 'Abduh et 'Abdallah al-Nadîm. Tous ne sont pas porteurs, de la même façon, du projet panislamiste du maître-penseur al-Afghânî, mais tous s'interrogent sur la possibilité d'un front commun arabe, arabo-musulman, arabo-ottoman ou simplement ottoman pour contrecarrer la pénétration coloniale.

Un autre grand cercle arabophone est présent à Alexandrie dès la fin du XIX^e siècle. Il est animé par des intellectuels syro-libanais chrétiens, proches de la famille al-Yâzîjî. Ces derniers sont actifs dans les rédactions de plusieurs journaux alexandrins : *al-Ahrâm* (fondé en 1876 par les frères Salîm et Bishâra

Taqlâ, puis transféré au Caire en 1899); *Lisân al-'arab* (fondé en 1894 par les frères Najîb et Amîn al-Haddâd); *Anîs al-Jalîs* (fondé par Iskandrâ Khûrî de Avierino) et d'autres périodiques qui ont souvent la vie brève. La figure charismatique qui les unit appartient à la génération suivante: Khalîl Mutrân (1872-1949), grâce à ses connaissances beyrouthines, trouve un emploi dans la rédaction d'*al-Ahrâm* dès son arrivée à Alexandrie en 1892. Journaliste, traducteur, poète reconnu de son vivant, il tisse un réseau de contacts qui vont de Beyrouth à Alexandrie, du Caire à Damas. Les poètes alexandrins syro-libanais de sa génération, tels Tâniûs 'Abduh, ou de la génération suivante, tels Khalîl Shaybûb, se targuent d'appartenir à son entourage. Jusqu'aux années 1910, c'est un cercle fortement teinté d'ottomanisme, souvent sans connotation arabe ou musulmane.

« Le réveil d'Istanbul » : échos de la révolution ottomane de 1908

Le cliché historiographique du déclin ottoman tend à expliquer par le seul biais de l'autoritarisme le maintien de l'Empire dans les territoires arabes, tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e. L'émergence des « nationalismes » arabes est vue, de façon rétrospective, comme étant immédiatement incompatible avec une allégeance à la Sublime Porte. En réalité, le mouvement qu'on qualifie de « nationalisme » – et qui est plutôt, en arabe, synonyme de « patriotisme » (*wataniyya*) – se conçoit contre la colonisation européenne, mais au sein d'une entité ottomane. La conception de « patrie » ne recoupe donc pas celle d'État-nation. Elle s'ouvre vers des appartenances plus larges, jouant le rôle d'un ciment identitaire face à la montée en puissance de l'Europe. Cela est vrai pour le réseau alexandrin d'al-Afghânî autant que dans les milieux fréquentés par Khalîl Mutrân. Dans les tribunes publiées par les journaux alexandrins qu'il dirige, Adîb Ishaq distingue en effet entre un élément local, assimilé à l'origine (*asl*), et un aspect appelé à la fois à l'englober et à le dépasser et qui pourrait être traduit par « nature » (*jins*). C'est une distinction de poids: Ishaq affirme qu'il y a un seul *jins* ottoman pour tous les habitants des pays ottomans d'Europe et d'Asie, quel que soit leur *asl* (turc, arabe, etc.) et leur religion, qui n'est pas considérée comme un marqueur identitaire important (Ishaq, 1886: 53). Quant au fondateur d'*al-Ahrâm*, Salîm Taqlâ, il souligne que l'appartenance ottomane est le seul barrage contre une désagrégation dangereuse entre Arabes chrétiens et Arabes musulmans, Arabes égyptiens et Arabes syro-libanais (Taqlâ, 1893: 92-98).

L'affiliation à la construction ottomane est bien plus qu'une appartenance par défaut. En juillet 1908, le rétablissement de la constitution de 1876 et du régime parlementaire par le sultan Abdülhamid II, contraint de céder à la pression des Jeunes-Turcs, suscite une vague d'enthousiasme dans les territoires arabes de l'Empire. Ce qu'on appelle à l'époque « la révolution ottomane » (*al-inqilâb al-'uthmânî*) devient la source d'espoir et le paradigme de liberté pour une



génération d'intellectuels, non seulement dans les territoires syro-libanais (Dakhli, 2009) ou irakiens (Métérier, 2012), mais également égyptiens. Pour l'Égypte, occupée par la Grande-Bretagne depuis 1882, la révolution ottomane représente un cadre politique nouveau, à l'intérieur duquel de nouveaux espoirs de se libérer de la présence militaire britannique prennent forme. Ismâ'il Sabrî (1854-1923), homme de lettres et homme d'État dont la carrière se fait pour beaucoup à Alexandrie³, figure de proue du nationalisme égyptien, consacre plusieurs poèmes à cet événement. Écrits entre juillet et août 1908, récités en public ou publiés dans la presse, ces textes célèbrent la révolution ottomane comme un modèle d'évolution politique et culturelle. Les Égyptiens, en quête de liberté, sont appelés à s'inspirer de la « grande communauté⁴ » (*al-umma al-kubrâ*) impériale :

Imitez donc la Grande Communauté qui a chevauché
La gloire guidée par l'esprit d'innovation.
Pourquoi ne descendrais-tu pas pareillement,
Ô signe de fierté, sur l'Égypte et sa population⁵ ?

Cet enthousiasme ne touche pas seulement les milieux musulmans. Khalîl Mutrân affiche une adhésion sans bornes à la cause constitutionnelle des Jeunes-Turcs. Faute d'une analyse historique ponctuelle, la critique littéraire a considéré la mythification de ce poète comme un acquis, sans en interroger le processus. Selon la vision, aussi idéologique qu'anachronique, véhiculée par le mythe, Mutrân serait le porte-parole de la liberté des nations arabes, et notamment du Liban, du joug ottoman⁶. Son engagement poético-politique contre le régime autoritaire instauré par le sultan Abdülhamid II est vu comme une opposition catégorique à l'Empire ottoman. De plus, son statut de chrétien est présenté comme la clef de son opposition à un Empire à majorité musulmane. Or, une lecture non biaisée de ses textes et de sa trajectoire aboutit à une image moins tranchée. Sans renier ses appartenances chrétienne et syro-libanaise, Mutrân est – tout comme Ismâ'il Sabrî – un fervent défenseur du « nationalisme » égyptien de Mustafâ Kâmil, qui est anti-britannique mais non pas anti-ottoman. L'opposition à la suppression du régime constitutionnel parlementaire par le sultan ottoman ne l'empêche pas – ce qui n'est pas surprenant – de célébrer son rétablissement en 1908. Dans un long poème de « salutation à la liberté et à ses héros, à l'Assemblée et à ses hommes⁷ », écrit à chaud, Mutrân décrit

3 Ismâ'il Sabrî est cairote mais il est lié à Alexandrie par plusieurs charges (assistant des Tribunaux mixtes en 1880, président du Tribunal indigène de 1886 à 1891, gouverneur de 1896 à 1899), ainsi que par des rapports durables avec les personnalités de la ville.

4 La conception de l'*umma* comme une communauté dont le ciment n'est pas nécessairement religieux n'est pas nouvelle pour l'Égypte (Delanoue, 1963).

5 Ce poème de 1908, comme tous ceux écrits par Sabrî, est conservé dans son recueil posthume (Sabrî, 1938 : 170). C'est moi qui traduis toutes les citations qui ne sont pas en français à l'origine.

6 Pour un exemple de ce cliché, voir Saadé, 1985.

7 J'utilise pour les citations une réédition intégrale du *diwân* (Mutrân, 1967 : 503, vol. 3).

l'événement comme le début d'une nouvelle ère marquée par le « réveil d'Istanbul », avec les mots « libre » ou « liberté » qui reviennent quasiment à chaque vers.

« Fille de Rome, prends garde » : échos de l'invasion italienne de Tripoli de 1911

Dans une Égypte sous occupation britannique, l'Italie se présente comme un pays ami. En 1904, une revue bilingue, italienne et arabe, du nom d'*Il Convito/Al-Nâdî* est fondée au Caire par Enrico Insabato (Scarabel, 1978). Agent du gouvernement italien, connu en Égypte comme un anarchiste et un passionné d'islam, Insabato crée un organe favorisant la politique expansionniste de Rome. L'Italie condamne les ambitions coloniales des autres, pour mieux légitimer les siennes. Selon elle, la seule colonisation morale viendrait d'en bas, par l'émigration des gens du peuple : des travailleurs s'installant dans un pays dont ils sont prêts à apprendre la langue et les usages, en œuvrant pour son développement. La forte présence d'immigrés italiens sur le sol égyptien est présentée comme le vecteur de cette colonisation à visage humain. La figure du *mutamassir* – « l'égyptianisé », terme arabe indiquant un immigré accoutumé à l'Égypte (*Misir*) – en devient le véritable emblème (Heiss, 2010). Italien résident à Alexandrie, Luigi Balboni publie en 1906 un ouvrage monumental, qui se veut historique et qui est apologétique, afin de « montrer, de par les faits indiscutables de l'histoire, l'action des Italiens ayant vécu en Égypte à la fin du XVIII^e siècle et au cours du turbulent XIX^e, en relevant tout ce que de bien et de juste ils ont accompli en faveur du peuple qui les a accueillis » (Balboni, 1906 : 7, vol. 1). De Carlo Meratti, fondateur de la Poste européenne à Alexandrie, à Giuseppe Botti, fondateur du Musée gréco-romain de la ville, les portraits de Balboni font l'éloge du *mutamassir*. Ils célèbrent l'apport italien à la construction d'une Égypte moderne et prospère, à l'image des bienfaits que l'Empire romain aurait apportés aux territoires anciennement colonisés.

Cette image est brutalement brisée par l'Italie elle-même. Le 28 septembre 1911, Rome lance un ultimatum à la Sublime Porte, en demandant de ne pas s'opposer à l'occupation italienne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, sous prétexte de protéger les Italiens dans la région. La guerre est déclarée le lendemain et, quelques jours plus tard, les combats commencent, avec violence. Sous occupation britannique, l'Égypte ne peut s'engager, militairement ou politiquement, aux côtés de Tripoli. Or, cette neutralité officielle produit un véritable choc dans le pays (Sâlim, 2009) qui est encore, formellement, une province ottomane. La coupure de facto avec la Sublime Porte engendre un combat social et culturel de grande ampleur. La presse arabe reporte, quotidiennement, les exactions italiennes à l'encontre des civils. En janvier et février 1912, le quotidien cairote *al-Mu'ayyad* accuse les Italiens d'avoir bombardé les hôpitaux du Croissant-Rouge, en violation flagrante des lois internationales (Baldinetti, 1991). La section égyptienne du Croissant-Rouge ottoman est fondée dans l'urgence, sa première mission étant de



porter secours à la population de Tripoli et aux blessés sur le champ de bataille. Des ressortissants de riches familles égyptiennes, dont la famille royale, s'engagent dans une œuvre de bienfaisance et de sensibilisation. Le prince Omar Toussoun lance à Alexandrie un appel aux dons, non seulement pour soigner les blessés, mais pour armer les combattants contre l'Italie. Bientôt il sillonne l'Égypte, son exposition publique étant le gage d'un vaste suivi populaire. L'émir syro-libanais Shakîb Arslân fait de même, en regagnant Alexandrie en 1912 pour contribuer à récolter des fonds et lever une armée pour Tripoli (Baldinetti, 2014).

Après une révolution, c'est donc une guerre qui contribue à renforcer le sentiment d'appartenance à l'Empire ottoman, en creusant le fossé avec l'Italie. Dans les premières pages des journaux, des poèmes paraissent qui sont récités en public, lors des collectes de fonds. Ismâ'îl Sabrî condamne le caractère immoral d'un conflit motivé par la convoitise coloniale, en soulignant le décalage entre l'agression italienne et l'image d'une Italie héritière des valeurs de Rome :

Fille de Rome, prends garde de ne pas être
Vaincue comme Athènes l'a été
Tu as enterré la justice divine
Dans sa propre terre
Soit certaine que t'attend
Un avenir malheureux (Sabrî, 1938 : 186).

La brutalité des combats et les exactions contre les civils suscitent un sentiment anti-italien virulent et des manifestations éclatent, notamment à Alexandrie, qui compte une communauté italienne nombreuse. Enrico Pea, (1881-1958), ouvrier toscan, fondateur du cercle alexandrin anarchiste La Baracca Rossa, livre un témoignage de son ressenti après le déclenchement des hostilités entre l'Italie et la Sublime Porte en 1911. La découverte d'un train lui paraissant suspect, sur la route vers Tripoli, le mène à choisir son camp entre deux réalités qu'il considère désormais comme antagonistes :

Je me mets à recompter les wagons comme si de leur nombre dépendait leur dangerosité. La locomotive, accrochée en direction de la Libye, est déjà en fonction. À bord il n'y a qu'un seul homme, qui semble en être le chauffeur et le conducteur. Le train n'est pas surveillé, il a l'air abandonné sur une voie de garage. Un homme ! Même s'il était armé... Moi aussi je suis armé d'un pistolet : en Égypte on porte les armes sans permis. Je n'ai jamais combattu. Je n'ai pas été mandaté pour investiguer. Il y a un instant, j'avais une tout autre pensée, j'étais là pour une tout autre raison. Et maintenant, soudain, j'ai l'impression d'être en guerre (Pea, 1940 : 9).

Si ce témoignage rétrospectif ne peut rendre compte du sentiment italien à l'époque des faits, il pourrait ouvrir la voie à une recherche de sources sur le sujet. Rien ne subsiste des archives de La Baracca Rossa (si archives il y a jamais eu), mais les quelques journaux italo-phones et les documents d'associations ouvrières – notamment des travailleurs du tabac et des typographes, parmi lesquels les Italiens étaient nombreux – pourraient aider à comprendre si 1911 a été, pour eux

aussi, un tournant culturel. L'invasion de Tripoli pourrait avoir déclenché, avant 1914, une remise en question par laquelle, soudainement, l'allégeance à Rome a pris du sens pour les Italiens d'Égypte.

« Ni famille ni ancêtres » : quel horizon après 1911 ?

Terrain de renégociations identitaires, la guerre de Tripoli est aussi un puissant déclencheur de désillusions. D'une part, les méfaits de la « fille de Rome » entraînent une méfiance envers l'Europe tout entière, qui se dresse en entité civilisatrice tout en cautionnant un ordre colonial brutal et belliqueux. De l'autre, si l'on peut la considérer comme le dernier signe notable d'une affiliation égyptienne à l'Empire ottoman (Hanley, 2013 : 93), la mobilisation socio-culturelle en faveur de Tripoli émerge de la prise de conscience d'une césure politique. Dans le but de sensibiliser la population d'Égypte à la souffrance de Tripoli, Khalîl Mutrân fait appel à une appartenance ottomane, qu'il semble pourtant essayer de rallumer. En faisant allusion au premier sultan de la dynastie, Uthmân I^{er}, Mutrân invite les populations arabes de l'Empire à ne pas oublier qu'ils ont des racines communes, étant « fils de 'Uhtmân ». Or, 'Uhtmân est évoqué en tant que « spectre », « dont le respect est toujours vivant / pourvu qu'il soit imprimé dans la mémoire » (Mutrân, 1967 : 138, vol. 3). La tentative de décliner au présent ce legs du passé est, en même temps, le moment fort et la faiblesse de cette affiliation.

Après l'occupation britannique de l'Égypte et l'invasion italienne de Tripoli, l'ordre ottoman semble perdre tout son sens. De plus, entre un horizon européen perçu comme moralement injuste et un horizon ottoman désormais hors d'atteinte, se produit une sorte de désenchantement universel. La production poétique alexandrine est marquée, à partir de 1911, par un pessimisme exacerbé, par une méfiance envers le genre humain et le caractère progressif de son histoire. Journaliste et poète d'origine syro-libanaise, Khalîl Shaybûb (1892-1951) publie en 1921 un recueil intitulé *La Première aube (Al-Fajr al-awwal)*, qui regroupe des poèmes écrits à Alexandrie dans les années 1910. Dans un poème de 1913, qui porte le titre éloquent de « Temps présent » (*al-'Asr*), l'auteur manifeste sa désillusion envers le progrès, scientifique et moral, annoncé par la pensée positiviste :

Pauvre monde où j'ai vu
Les gens mourir et s'égarer
On déclare que l'époque est lumière
Éclairée par l'invention et la créativité
Et au nom de l'époque on ne garde pas
Ce qu'on appelle le bien commun et la solidarité
Au nom de la science et des scientifiques
On pervertit des âmes que l'égarement a déjà gagnées
Au nom de la religion et de la dévotion
On tue la conscience pour que vive la fourberie (Shaybûb, 1921 : 25).



Déçu par son temps, Shaybûb ne semble pouvoir se rattacher à aucun lieu. Il se tourne vers une appartenance universelle tellement large qu'elle transcende toute frontière physique, en finissant par représenter, de fait, une non-appartenance. Un poème de 1914, intitulé *Anâ* (« Moi »), est en réalité la négation même du « moi », entendu comme un parcours individuel à l'intérieur d'un environnement spécifique :

Mon père est Adam et Ève ma mère
 Mais mon cœur n'a ni famille ni ancêtres
 [...]

 D'une façon que tu ignores j'ai bien été créé
 En frère de toute génération en fils de toute ère (Shaybûb, 1921 : 34).

Une conception semblable se retrouve dans l'œuvre en prose de 'Abd al-Rahmân Shukrî (1886-1958). De retour d'une mission d'étude en Angleterre, Shukrî s'installe à Alexandrie en 1912, en devenant une figure de proue de la scène arabophone citadine, avant de s'imposer comme un des leaders du mouvement poétique cairote al-Dîwân⁸. La notoriété poétique acquise au Caire a occulté à la fois sa production en prose, particulièrement dense pendant la Grande Guerre, et sa participation à la vie culturelle alexandrine. Trois livres, publiés à Alexandrie en 1916, sont porteurs d'une pensée nihiliste répandue dans les milieux culturels citadins de l'époque : *Le Livre de la confession* (*Kitâb al-i'tirâf*), *Le Livre des fruits* (*Kitâb al-thamarât*) et *Parole du diable* (*Hadîth Iblîs*). Ils se présentent comme des récits philosophiques, indiquant le chemin vers le bonheur. Dans chacun d'entre eux, la conclusion est sans appel : il n'y a pas de bonheur dans ce monde et il faut donc se tourner vers la sagesse. Dans *Parole du diable*, cette sagesse nihiliste vient du diable lui-même, qui, de par sa position détachée des contingences, serait susceptible de porter sur la vie humaine un regard lucide. Dans *Le Livre de la confession*, Shukrî déclare avoir trouvé un manuscrit représentant la confession autographe d'un jeune Égyptien au parcours exceptionnel (Shukrî, 1916c : 1). Dans son chemin vers la sagesse, ce jeune se détache de tout ce qu'il considère comme « vanité » (*ghurûr*) : l'hygiène et le sport, les sentiments, la philosophie, la religion, la science. Il songe à la petitesse de l'homme sur Terre, insignifiante planète d'un infime système solaire dans les recoins de l'univers, pour conclure qu'un individu n'a pas plus d'importance que « les cellules des fourmis » et pas plus de liberté qu'un outil manié par le destin. Dans une vie qui n'est que mensonge, la seule réalité est la mort, que le jeune homme embrasse volontairement. S'étant exilé au Soudan, auprès de « sauvages » encore vierges de tout progrès (*wahshîyyîn juhalâ'*) qui l'adorent comme un dieu, il est par eux dévoré en embrassant ainsi un horizon universel.

Cet imaginaire de l'anéantissement n'est pas cantonné à la scène alexandrine arabophone. Des productions en français le partagent. Écrites notamment par des ressortissants de familles juives convertis à d'autres religions, elles sont porteuses

⁸ Ce mouvement de renouvellement de la poésie arabe, fondé par Shukrî avec Ibrâhîm 'Abd al-Qâdir al-Mâzinî et 'Abbâs Mahmûd al-Aqqâd, est très célèbre et largement étudié (Hallaq et Toelle, 2007 : 631-648).

d'une quête identitaire complexe. Chez Georges Cattai, devenu catholique, les attaches à la Judée de ses ancêtres et à l'enfance égyptienne sont sublimées par une allégeance à la France, considérée comme la Mère de l'Église et le seul espoir de rédemption après la Grande Guerre. Néanmoins, cette francophilie élevée quasiment au rang de religion ne réussit pas à avoir raison du nihilisme. Cattai clôt son recueil par une allusion à l'avenir, où la conjonction avec l'universel s'opère – physiquement – par les vers qui rongent son cadavre le mêlant à la terre et – métaphysiquement – par une résurrection qui rappelle la métempsychose :

Mon corps putréfié sera mangé par les vers,
Mais de moi jailliront les moissons les plus belles,
Et quand je renaîtrai dans une chair nouvelle,
Un peu de moi sera déjà dans l'univers (Cattai, 1922 : 98).

« Le gain et la ruine » : relever les clivages, rebâtir l'appartenance

En parallèle d'une désillusion universelle, marquée par cet imaginaire de l'anéantissement, Alexandrie voit émerger une critique ciblée, par laquelle on essaie d'isoler les causes de l'effondrement de l'ordre social. Loin du stéréotype de la ville paisible, à l'abri des conflits (Chiti, 2016), Alexandrie est touchée de plein fouet par les désordres des années 1910. Le chômage est en hausse parmi les ouvriers. En même temps, fuyant la misère, les paysans continuent de s'installer en ville, ce qui fait chuter le niveau de vie dans les quartiers pauvres et fait émerger de nouvelles poches de pauvreté. En 1912, la municipalité se plaint du nombre important de mendiants, en allant jusqu'à demander au commandant de la police de les chasser hors de la ville (Ilbert, 1996 : 471). De 1908 à 1910, le nombre des prostituées enregistrées – travaillant donc de façon légale dans des maisons closes – augmente de façon exponentielle et s'il régresse dans les années suivantes, c'est parce que s'accroît celui des prostituées qui, poussées par le besoin, exercent leur activité illégalement (Hilâl, 2001 : 88-90). La détérioration des conditions socio-économiques, notamment dans la presqu'île alexandrine, habitée par une population majoritairement arabe, est dénoncée par la presse arabophone.

Né dans la partie nord de la presqu'île, dans le quartier de Sayyâla, Mahmûd Bayram al-Tûnisî (1893-1961) est une figure emblématique de cette critique sociale. Souvent exprimée à l'oral par des poètes du peuple, cette critique est difficile à saisir à travers les sources écrites. Néanmoins, grâce à la renommée acquise plus tard au niveau national, Bayram al-Tûnisî échappe à l'oubli. Issu d'un milieu modeste et d'une formation non académique, il déclame des poèmes en arabe dialectal dans les cafés de son quartier. En même temps, dès 1916, il collabore avec plusieurs journaux alexandrins, où paraissent ses premiers vers. Dans un contexte de musellement de la presse, avec la censure qui suit l'établissement de la loi martiale



par les Britanniques en 1914, le poète joue le rôle d'un publiciste (Booth, 1990 : 42). Jusqu'en 1919, Bayram al-Tûnisî décrit les quartiers populaires d'Alexandrie, frappés de plein fouet par la faim et les maladies, la diffusion des drogues et la prostitution. Il replace la dégradation sociale dans son contexte politique. S'il en attribue la responsabilité à la Grande Guerre, ce n'est pas pour la décrire comme une fatalité, mais comme un moment propice aux profiteurs de tous bords :

Jusqu'à ce que vint cette guerre
 Qui sévit dans tous les pays
 Pour quelqu'un ce fut le gain
 Pour quelqu'un la ruine⁹.

C'est un cortège d'entrepreneurs sans scrupules et de fonctionnaires corrompus qui défilent dans son œuvre et qui semblent s'incarner de façon emblématique dans un individu (George Philippidès) et dans une institution (la municipalité d'Alexandrie). George Philippidès est, en 1916, au centre d'un scandale qui le voit passer de chef d'une section cairote de la police secrète à défendeur dans un procès de corruption. Tout commence en 1910, dans le climat de suspicion qui suit l'assassinat du Premier ministre Boutros Ghali. Philippidès, d'origine grecque, traducteur dans un bureau de l'administration égyptienne, est choisi par les Britanniques pour enquêter sur les réseaux nationalistes du pays. Pendant son mandat, il ne se borne pas à accepter des pots-de-vin : il pratique régulièrement l'extorsion de fonds, en menaçant ses victimes de les dénoncer comme sympathisants du camp ottoman ; ce qui leur aurait valu de lourdes peines, en temps de guerre et dans un pays occupé par la Grande Bretagne. Deux poèmes d'al-Tûnisî, publiés par le quotidien alexandrin *al-Ahâlî* en 1917, viennent condamner ce personnage, déjà en prison. La dénonciation ne porte pas tant sur le crime, mais sur le statut du criminel : Philippidès est un « égyptianisé », un *mutamassir*. Vu comme un corps étranger qui a pénétré en Égypte, il est comparé à une longue maladie que le pays aurait attrapée, ou à un monstre d'avidité dont la soif pourrait assécher le Nil.

Quant au conseil municipal d'Alexandrie, ce n'est pas la première fois que son mode de suffrage (censitaire) et de représentation (par nationalité) suscite la méfiance de la population égyptienne. Dès 1891, l'année suivant sa mise en place, l'institution s'attire les foudres de la presse arabophone, qui l'accuse de négliger l'entretien des zones populaires, au seul bénéfice des quartiers habités par les Européens. Le journal *Al-Ittihâd al-misrî* souligne que cela est le résultat logique de la composition du conseil, où les Européens et les Levantins sont les vrais arbitres. En 1899, le même journal affirme que l'Alexandrie du Conseil s'arrête aux quartiers européens (Shalabî, 1987 : 109-110), en excluant la ville arabe et notamment la presqu'île. Avec la Grande Guerre, la perception d'un clivage entre résidents européens et levantins,

⁹ Ces vers sont tirés du poème « Si seulement j'étais boulanger » (*Laytanî kuntu khabbâzan*). Publié par *al-Ahâlî* le 11 décembre 1917, le texte arabe est partiellement reproduit dans le livre de Marilyn Booth (1990 : 46).

d'un côté, et Égyptiens, de l'autre, prend la forme de la dénonciation d'un vol, d'une spoliation dont la population égyptienne est la victime. Comme si le clivage était donné pour acquis, ce n'est plus la représentativité du conseil qui est mise en cause, mais ses méthodes de prélèvement fiscal. Tel est le sujet du poème « Le Conseil municipal » (*al-Majlis al-baladî*) d'al-Tûnisî, publié par *al-Ahâlî* en 1917 et devenu immédiatement fameux parmi les habitants des quartiers arabes d'Alexandrie¹⁰:

Mon cœur est tombé dans le désespoir par amour
D'un amant qui se nomme le Conseil municipal
À chasser le sommeil de mon cil blessé suffit
Une ombre fugace l'ombre du Conseil municipal
Si je tombe sur un pain j'en mange une moitié
Pour laisser l'autre au Conseil municipal
Si jamais dans la rue je vois deux piastres je fais
Une à moi une au Conseil municipal
Comme ma mère mourante, que Dieu reverdisse sa terre
Qui me dit « ton frère est le Conseil municipal »
En marchant j'étouffe mes respirations de peur qu'elles
Soient comptées par un agent du Conseil municipal
Assis je garde toujours à l'œil ma poche
Par crainte des voleurs et du Conseil municipal
Le petit en pleurs voulait du pain et j'ai dit
Laisse-moi payer d'abord le Conseil municipal
Vendeur de radis sur un centime combien va
Aux enfants et combien au Conseil municipal
La terre et la mer et les mondes je les regroupe
Tous seulement pour le Conseil municipal
Je fuis le mariage ne sachant si ce jour-là l'épouse
Est réclamée par mon ami le Conseil municipal
Et au cas où Dieu me donnerait un enfant
Si dans son ventre le saisit le Conseil municipal
Je me suis pris à détester la couleur jaune
Car elle est dans l'emblème du Conseil municipal
Si je me mets à prier, je dis en ouverture
Dieu est grand au nom du Conseil municipal
Dieu me pardonne car même mon culte
Est voué pour moitié au Conseil municipal
Je jure de ne pas entrer au paradis sans croire
Au Jugement prêché par le Conseil municipal
Une imprécation éloquente contre l'opresseur est
Que Dieu lui inflige le Conseil municipal
Car il a des armées d'incivils qu'il envoie
Opprimer les gens au nom du Conseil municipal¹¹.

¹⁰ En 1915 *al-Ahâlî* avait publié un poème signé par un certain 'Abd al-Rahmân Sâlim, qui se présentait comme un vendeur de pain ayant eu affaire aux pratiques inhumaines de la municipalité. L'homme expliquait que, ne pouvant plus payer la taxe annuelle de propriété, un agent municipal lui avait confisqué sa seule casserole et la cuvette pour la lessive (Booth, 1990: 591).

¹¹ Publié à l'origine par *al-Ahâlî* le 25 mars 1917, le texte arabe est intégralement reproduit dans le livre de Marilyn Booth (1990: 588).



Conclusion

Les sources littéraires permettent d'aborder l'entrée en guerre comme une rupture : la perception de la fin brutale de l'ordre ancien et un nouvel ordre qui s'installe par les armes, et ce dès avant 1914. Elles nous aident ainsi à repenser la chronologie du conflit comme le résultat final d'une analyse, plutôt qu'une grille de lecture qui, dès le départ, en esquisserait la temporalité. Dans cette approche historique de la littérature, le cadre temporel est l'objet de recherche lui-même. C'est un élément mouvant, qu'il s'agit d'appréhender par les textes, afin de reconstruire la façon dont des individus concevaient leur époque et définissaient ses tournants. De même, l'échelle de la ville – dans ce cas Alexandrie – permet de surmonter l'impasse d'une lecture du conflit en termes nationaux. Tirailés entre l'Empire ottoman et les impérialismes européens, les territoires arabes ne se structurent en États-nations qu'à l'issue de la Grande Guerre.

Loin d'être le chemin linéaire d'un affranchissement de l'horizon impérial au bénéfice d'une idée de nation, ce processus de désottomanisation est complexe et traumatique. Il voit coexister des visions différentes, voire contradictoires, parfois chez les mêmes acteurs. 'Abd al-Rahmân Shukrî, qui peint une vie où rien n'a de sens, semble considérer cette écriture de l'anéantissement comme une production destinée à éveiller la société. Il souligne en effet que la société égyptienne, affaiblie par une longue période d'asservissement à des pouvoirs despotiques, ne peut qu'échouer « dans la requête des choses matérielles » (*fî talab al-mâddiyyât*) si elle ne fait pas d'abord table rase, dans l'esprit de ses habitants, de toutes les fautes du passé (Shukrî, 1916a : s.n.). Khalîl Mutrân, Ismâ'îl Sabrî et Khalîl Shaybûb, qui critiquent la morale du monde à l'heure de l'agression de Tripoli, ne tarissent pas d'éloges envers ceux qui aident les Tripolitains. Les médecins et infirmiers du Croissant-Rouge égyptien, les hommes et les femmes qui portent secours aux blessés, deviennent ainsi « l'image de l'ange humain » (Mutrân, 1967 : 270, vol. 2), source de rédemption pour l'univers tout entier.

Dans l'Alexandrie des années 1910, les espoirs en un avenir meilleur ne semblent en effet se décliner qu'en termes vaguement universels, sans s'ancrer dans un espace défini. L'horizon local, urbain, devient en revanche le cadre d'une critique qui souligne l'effondrement de l'ordre social. Il ne s'agit pas seulement de pauvreté, mais d'enrichissement de certains au détriment des autres, d'une tyrannie du fort sur le faible. Après des décennies d'occupation britannique, dans un contexte de forte présence européenne et levantine, le fossé s'approfondit entre « Égyptien » et « égyptianisé », *misrî* et *mutamassir*, ce dernier étant perçu comme un corps externe, intrus, voire dangereux. Si une nation se forme d'abord par l'exclusion de ce qui lui est étranger, c'est bien le processus de formation d'une communauté nationale qui est en marche ici. Toutefois, ce n'est qu'après des années de désenchantement, avec l'indépendance octroyée par la Grande-Bretagne en 1922, qu'un nouvel horizon, positif, se dessine et que Le Caire émerge comme un pôle

capable de canaliser les espoirs d'Alexandrie. Mais c'est déjà une autre histoire, à écrire sur la base d'autres sources.

Références bibliographiques

- ANDERSON Lisa, 1991, « The Development of Nationalist Sentiment in Libya, 1908-1922 », in Khalidi, Rashid *et al.* (dir.), *The Origins of Arab Nationalism*, New York, Columbia University Press, p. 225-242.
- BALBONI Luigi Antonio, 1906, *Gl'italiani nella civiltà egiziana del secolo XIX*, Alexandrie, Tipografia Penasson, 3 volumes.
- BALDINETTI Anna, 2014, *The Origins of the Libyan Nation*, New York and London, Routledge.
- , 1991, « La mezzaluna rossa d'Égypte et la guerre italo-turca », *Africa* 46, n° 4, Milano, Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente, p. 565-572.
- BOOTH Marilyn, 1990, *Bayram al-Tunisi's Egypt. Social Criticism and Narrative Strategies*, Exeter, Ithaca Press.
- BOZARSLAN Hamit, 2013, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Taillandier.
- CATTAUI Georges, 1922, *La Promesse accomplie. France, Égypte, Judée*, Paris, C. Bloch.
- CHITI Elena, 2016, « Quelles marges pour quels centres ? Perceptions arabes et européennes d'Alexandrie après 1882 », in Dakhli, Leyla et Lemire, Vincent (dir.), *Étudier en liberté le monde méditerranéen. Mélanges offerts à Robert Ilbert*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 491-501.
- , 2013, *Écrire à Alexandrie (1879-1940). Capital social, appartenances, mémoire*, Thèse de doctorat, IREMAM/Aix-Marseille Université.
- CLANCY-SMITH Julia, 2012, *Mediterraneans : North Africa and Europe in an Age of Migration, c. 1800-1900*, Los Angeles and Berkeley, University of California Press.
- CUNO Kenneth and REIMER Michael, 1997, « The Census Registers of Nineteenth-Century Egypt », *British Journal of Middle Eastern Studies* 24, n. 2, p. 193-216.
- DAKHLI Leyla, 2009, *Une Génération d'intellectuels arabes. Syrie et Liban (1908-1940)*, Paris, Karthala.
- DELANOUE Gilbert, 1963, « L'Épître des huit mots » du cheikh Ḥusayn al-Marṣafi, Le Caire, IFAO.
- GEORGEON François (dir.), 2012, 'L'Ivresse de la liberté'. *La révolution de 1908 dans l'Empire ottoman*, Louvain, Peeters.
- HALLAQ Boutros et TOELLE Heidi (dir.), 2007, *Histoire de la littérature arabe moderne, 1800-1945, tome I*, Paris-Arles, Actes Sud.



- HANLEY Will, 2013, « When did Egyptians stop being Ottomans ? An Imperial Citizenship Case Study », in Maas, Willem (dir.), *Multilevel Citizenship*, University of Pennsylvania Press, p. 89-109.
- , 2007, *Foreignness and Localness in Alexandria 1880-1914*, Ph.D. dissertation, Princeton University.
- HEISS Andrew, 2010, *Manufacturing Consent: Italy, the Mutamassirun, Egypt and the Invasion of Libya*, M.A. dissertation degree, AUC.
- HILÂL 'Imâd, 2001, *Al-Baghâyâ fî Misr. Dirâsa ta'rîkhiyya ijtimâ'iyya (1834-1949)*, al-Qâhira, al-'Arabî.
- HOURANI Albert, 1983, *Arabic Thought in the Liberal Age*, Cambridge University Press, Cambridge.
- HUSAYN Muhammad, 1984 (7^e éd.), *Al-Ittijâhât al-wataniyya fî al-adab al-mu'âsir*, Bayrût, Mu'assasat al-Risâla.
- ILBERT Robert, 1996, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire, IFAO.
- ISHAQ Adîb, 1886, *Al-Durar*, Alexandrie, Matba'at jarîdât al-Mahrûsa.
- JOUHAUD Christian, et al., 2009, *Histoire Littérature Témoignage*, Gallimard, Paris.
- KHALIDI Tarif, 2001, « The Arab World », in Bourne, John et al. (dir.), *The Great World War 1914-45, vol. 2. The Peoples' Experience*, London, Harper Collins.
- KHURI-MAKDISI Ilham, 2010, *The Eastern Mediterranean and the Making of Global Radicalism, 1860-1914*, Los Angeles and Berkeley, University of California Press.
- KOZMA Liat et al. (dir.), 2015, *A Global Middle East: Mobility, Materiality and Culture in the Modern Age, 1880-1940*, London, I. B. Tauris.
- LANDES David, 1980, *Bankers and Pashas*, Cambridge MA, Harvard University Press.
- MÉTÉNIER Édouard, 2012, « Le moment 1908 à Baghdad », in Georgeon, François (dir.), *L'ivresse de la liberté'. La révolution de 1908 dans l'Empire ottoman*, Louvain, Peeters, p. 317-385.
- MUTRÂN Khalîl, 1967, *Dîwân al-Khalîl*, Beyrouth, Dâr Marûn 'Abbûd, 3 volumes.
- PEA Enrico, 1940, *Il trenino dei sassi*, Florence, Vallecchi.
- SAADÉ Nicolas, 1985, *Khalîl Mutrân: héritier du romantisme français et pionnier de la poésie arabe contemporaine*, Librairie orientale, Beyrouth.
- SABRÎ, Ismâ'îl, 1938, *Diwân Ismâ'îl Sabrî*, Le Caire, Matba'at lajnat al-ta'lîf wa-al-tarjama wa-al-nashr.
- SÂLIM Latîfa, 2009, *Misr fî al-harb al-'âlamîyya al-ûla*, al-Qâhira, Dâr al-Shurûq.
- SCARABEL Angelo, 1978, « Una rivista italo-araba d'inizio secolo: an-Nâdî (il Convito) », *Oriente Moderno* 58, n. 1-3, Roma, Istituto per l'Oriente C. A. Nallino, p. 51-67.
- SHALABÎ Hilmî, 1987, *Al-Hukm al-mahallî wa-al-majâlis al-baladiyya fî Misr, 'Âlam al-kutub*, al-Qâhira 1987.
- SHAYBÛB Khalîl, 1921, *Al-fajr al-awwal*, Alexandrie, Matba'at jarîdat al-Basîr.

SHUKRÎ 'Abd al-Rahmân, 1916a, *Hadîth Iblîs*, Alexandrie, Matba'at Jûrjî Gharzûzî.

—, 1916b, *Kitâb al-thamarât*, Alexandrie, Matba'at Jûrjî Gharzûzî.

—, 1916c, *Kitâb al-i'tirâf*, Alexandrie, Matba'at Jûrjî Gharzûzî.

TAQLÂ Salîm, 1893, *Nubdha min dîwân al-marhûm Salîm Bik Taqlâ*, Alexandrie, Matba'at al-Ahrâm.



